

conserviez toujours la même estime pour vous et le même mépris pour les autres ; et tandis que le plus léger manque d'égards vous irrite, vous traitez toujours vos frères avec la même hauteur. Vous venez recevoir le Dieu de justice ; mais vos mains sont encore souillées du bien d'autrui ; vous n'avez pas renoncé à vos gains illicites, ni à vos pratiques frauduleuses, et l'on crie hautement contre vos injustices. Vous venez recevoir le Dieu de paix ; mais non seulement vous ne faites aucun sacrifice pour conserver cette paix, ni aucune démarche pour la rétablir, mais vous faites même un criminel plaisir de semer la discorde parmi vos frères : car à quoi tendent, je vous prie, ces rapports secrets, ces insinuations perfides, ces noires médisances dont vous souillez tous les jours vos lèvres ? Vous venez recevoir le Dieu de charité, et vous n'accueillez que des membres souffrants qu'avec une dureté révoltante ; vous voyez votre frère gémir dans l'indigence et vous fermez impitoyablement vos entrailles, et votre cœur est continuellement en proie aux mouvements de l'envie, aux desirs de la vengeance et aux noirceurs de la haine. Vous venez recevoir le Dieu de sainteté, et ce cœur loin d'être une maison de prières où Dieu reçoive des hommages et des adorations, n'est plus qu'un repaire de crimes où vous nourrissez les desirs les plus impurs et où vous sacrifiez aux plus infâmes passions. C'est le pain des anges que vous recevez, et vous en faites la nourriture des animaux immondes. Que dis-je ? vous lui avez trouvé une demeure encore plus indigne : ce n'est plus seulement entre deux criminels, c'est au milieu de tous les crimes que vous voulez le crucifier ; vous le forcez de quitter l'humble retraite qu'il s'était choisie pour venir habiter au sein de la corruption ; malheureux ! vous ne venez donc lui donner le baiser de paix que pour le trahir et le livrer plus sûrement à ses ennemis ?

Je me suis éprouvé, me répond quelqu'un, et j'ai déposé mes fautes aux pieds du Seigneur. Je veux, mes Frères, que cette démarche soit sincère : je suppose même que la sentence prononcée sur la terre a été ratifiée dans le ciel : vous n'êtes plus les ennemis de Dieu ; mais avez-vous pour cela droit à ses plus grandes faveurs, et, pour n'être plus dans la disgrâce de votre maître, croyez-vous pouvoir l'aborder avec familiarité ! Écoutez ce qu'on en pensait dans les beaux siècles de l'Église : les pêcheurs n'arrivaient alors au sanctuaire qu'à travers des années entières d'humiliation ; le pain eucharistique était pour eux un pain de douleur dont il ne leur était permis de manger qu'à la suave de leur front, et ils ne venaient s'asseoir à la table du Seigneur qu'après avoir lavé leurs souillures dans les eaux de la pénitence.

La corruption des temps a forcé l'Église à se relâcher de sa sévérité : sa discipline a changé, il est vrai ; mais son esprit n'est-il pas toujours le même, et n'est-ce pas toujours le même Dieu que vous recevez ? Or, je vous le demande, mes Frères, où sont les prières que vous avez faites, les larmes que vous avez versées, les aumônes que vous avez répandues et les pénitences que vous avez pratiquées ? Vous avez coulé une partie de l'année dans une dissipation continuelle et un oubli absolu de vos devoirs ; vous voit-on vous retirer du monde et venir pleurer dans la retraite les coupables plaisirs dont vous vous êtes enivré ? Vous n'avez paru que de loin en loin dans nos temples ; vous voit-on réparer par une assidue constance le scandale de votre désertion ? Vous n'avez pas craint, pour satisfaire votre sensualité, d'enfreindre les plus saintes lois de l'Église ; quelles privations vous êtes-vous imposées pour vous punir de ces infractions multipliées ? Vous vous êtes en quelque sorte entraînés dans la boue des passions ; comment avez-vous châtié ce corps l'instrument de vos crimes ? par quelles austérités vous êtes-vous purifiés ? Ah ! les anges malgré leur pureté, tombent en la présence de Dieu, et nous osons le recevoir dans un cœur qui fume encore de mille passions mal éteintes et qui exalte au loin la mauvaise odeur du vice ; nous passons du crime à l'autel, de la table des pêcheurs à celle de Jésus-Christ. Cependant, mes Frères, la salle du festin n'est ouverte qu'à ceux qui sont purifiés par la pénitence ; j'ajoute et qui y sont amenés par l'amour.

DEUXIÈME PARTIE.

Je suis venu apporter sur la terre le feu de la charité, disait Jésus-Christ à ses disciples, et que désiré-je sinon de le voir embraser tous les cœurs : *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur ?* Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, qu'il vous adresse encore les mêmes paroles, et ne l'entendez-vous pas qui vous dit : Mon fils, donnez-moi votre cœur : *Probe, fili mi, cor tuum mihi ?* Et que n'a-t-il point fait pour le gagner ? Et, s'il est vrai que l'amour ne se paie bien que par l'amour, pourrions-nous jamais l'aimer assez ? Non content d'avoir quitté le sein paternel, d'être né dans la pauvreté d'avoir vécu dans l'humiliation et être mort dans les tourments pour nous prouver son amour, il a voulu encore nous en laisser un témoignage qui subsistât jusqu'à la fin des siècles : *Jesus cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Pour ne pas abandonner, il se renferme dans nos tabernacles : c'est là qu'il se cache sous de viles espèces ; c'est là enfin qu'il se donne en nourriture à nos âmes. Se peut-il, ô mon Sauveur ! qu'il y ait au monde quelqu'un d'assez ingrat pour vous payer d'indifférence, et pour approcher avec un cœur de glace de cette fournaise d'amour ! Oui, mes Frères, il s'en trouve et vainement voudrions-nous nous le dissimuler : il s'en trouve parmi ceux qui reçoivent Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, qui ne l'y visiteraient peut-être jamais, s'ils n'y étaient amenés par la coutume, conduits par la bienséance, engagés par l'exemple, portés par l'intérêt, poussés par la crainte, forcés par l'autorité, et, le dirais-je ? entraînés par l'hypocrisie.

Je dis la coutume : on n'est pas encore d'un

âge où l'usage permette de secouer le joug, ni de s'affranchir de ses devoirs : il est vrai qu'on ne prouve aucune faim de cette divine nourriture ; mais on veut suivre la coutume, et l'on craindrait en s'en écartant, de faire naître de soi une opinion défavorable.

Je dis la bienséance : on est d'un état qui oblige à une certaine régularité, on voudrait conserver une apparence de religion ; on a donc des époques fixes auxquelles on s'approche avec exactitude de la table sainte. La conscience réclame ; n'importe ! la bienséance l'exige ; mais c'est un festin de tendresse, et vous en faites un devoir de convenance.

Je dis l'exemple : on ne se sent aucun goût pour la communion ; on sait bien que la vie mondaine que l'on mène en rend véritablement indigne ; mais on lui court au banquet sacré des personnes auxquelles on est lié par le même genre de vie, par une étroite communication de sentiments et par une fidèle société de plaisirs ; on se fait un devoir d'amitié de les accompagner à la table sainte, comme on les suit dans les assemblées mondaines ; ainsi, ce qu'on ne fait pas par amour pour Dieu, on le fait par complaisance pour les hommes.

Je dis l'intérêt : ce n'est pas qu'on éprouve un plus vif désir de la communion, ni qu'on se rende digne d'y participer plus souvent que le commun des fidèles ; mais on a intérêt de se concilier l'estime des personnes charitables, et, afin de s'acquiescer un droit à leurs bienfaits, on trompe leur religion par une régularité affectée ; nouveau Judas, vous vendez votre Dieu.

Je dis la crainte : on est dans une maison chrétienne où la religion est honorée ; on s'empresse de remplir ses devoirs, pour conserver l'affection de ses maîtres ; on appartient à des parents religieux ; on se règle sur leurs exemples, pour se soustraire à leurs reproches, et la crainte de Dieu ne peut nous détourner d'un sacrilège auquel nous pousse la peur des hommes.

Je dis l'autorité : on a conservé un faible reste de foi, on ne voudrait pas violer ouvertement une loi formelle de l'Église, on se soumet donc aux ordres qu'elle nous intime. Ce n'était donc pas assez, ô mon Dieu ! de vos tendres invitations ni de vos généreuses promesses ; il faut qu'un commandement exprès nous force d'accepter vos faveurs les plus signalées, et que l'Église nous menace de ces redoutables anathèmes pour triompher de notre criminelle indifférence.

Je dis enfin l'hypocrisie, et je voudrais pouvoir le taire ; mais il n'est que trop vrai qu'à sa table même Jésus-Christ rencontre encore des traitres, qui osent demander le pain de vie, malgré les fruits de mort qu'ils recèdent dans leur coupable sein ; qui affectent d'autant plus d'exactitude, qu'ils ont moins d'innocence, et qui abusent de ce que la religion a de plus sacré, pour couvrir leur odieuse iniquité.

Tous ceux qui se présentent à la table sainte n'y sont pas conduits par des motifs aussi indignes, je le sais, et j'en bénis le Seigneur ; mais parmi ceux mêmes qui viennent avec des intentions plus pures, combien en est-il qui soient amenés par l'amour ? Soyez-en vous-mêmes les juges.

Le véritable amour fait désirer avec ardeur de se réunir à celui qu'on aime ; et nous, mes Frères, au lieu de soupirer après le divin époux de nos âmes, nous ne ressentons pour lui qu'une froide indifférence : au lieu de chercher les occasions de jouir de sa présence nous imaginons au contraire mille prétextes pour nous y soustraire ; et quand nous ne pouvons plus enfin résister à ses pressantes invitations sans violer ses ordres positifs, nous en reculons le moment autant qu'il est en nous, et nous remettons de jour en jour l'accomplissement de notre devoir.

Le véritable amour met tout son bonheur dans la possession de l'objet aimé ; et nous, au lieu de trouver des délices à passer nos jours en la société de Jésus-Christ, affaiblis par les vains amusements du siècle, nous regrettons les courts instants que nous sommes obligés de donner à notre Dieu, et, plein d'un outrageant dégoût pour cette manne céleste dont il daigne nous nourrir, nous redemandons sans pudeur les vils onguents d'Égypte, c'est-à-dire que nous soupirons encore après les coupables plaisirs d'un monde corrompu.

Le véritable amour ne se lasse point d'entretenir celui qu'il aime ; et nous, mes Frères, à peine pouvons-nous converser un moment avec Dieu, sans éprouver un ennui mortel ; et nos cœurs restent muets, tandis que nos lèvres prononcent encore des paroles auxquelles nous n'apportons aucune attention, et qui ne nous aident qu'à tromper le temps.

Le véritable amour fait qu'on ne peut se résoudre à quitter celui qu'on aime ; et nous, à peine le ministre des autels a-t-il déposé sur nos lèvres le pain sacré, qu'au lieu de dire avec l'épouse des cantiques : Je possède celui que j'aime, je ne le laisserai point aller : *Tenui eum, nec dimittam*, nous retournons avec une scandaleuse précipitation à nos occupations accoutumées.

Le véritable amour s'occupe sans cesse de l'objet aimé ; et nous, loin de penser continuellement à celui qui nous avons eu le bonheur de recevoir, et de souffrir impatiemment tout ce qui peut nous en distraire, nous nous hâtons en quelque sorte de l'effacer de nos cœurs et de le bannir de notre esprit, comme un témoin incommode de nos plaisirs et un trop rigide censeur de nos infidélités.

Maintenant je vous le demande, devons-nous être surpris qu'avec de telles dispositions nous remportions si peu de fruits de ce banquet sacré, et qu'après avoir entassé, si je puis parler ainsi, communications sur communications, nous nous trouvons toujours diminués de vertus, sujets aux mêmes faiblesses et couverts des mêmes défauts ?

Que conclure, mes Frères, de tout ce que vous venez d'entendre ? Que vous devez vous éloigner entièrement de la table sainte ? Ah ! vous préservez le ciel de tomber dans cette erreur, et sous un vain prétexte de respect, de résister aux pressantes

invitations de votre Dieu et aux ordres positifs de son Église ! Et à qui irons-nous, Seigneur, si nous nous éloignons de vous ? Vous êtes le pain de vie, le trésor de toutes les grâces, notre seule ressource dans nos besoins, notre unique consolation dans nos peines : *Ad quem ibimus ?*

Venez donc, mes Frères, vous tous qui avez conservé la foi, venez célébrer avec nous le grand mystère de la résurrection de Jésus-Christ ; qu'il descende en cette solennité dans nos cœurs ; mais avant de l'y recevoir, préparez-le soigneusement la voie : *Parate viam Domini*. La sainteté convient à sa demeure ; bannissez-en donc toute attache au péché, et préparez-vous à immoler à ses pieds toutes vos passions. Purifiez avec soin les vases destinés à recevoir le sang de l'agneau sans tache ; qu'au lieu des restes hideux du vice, il ne trouve plus en vous que les honorables traces de la pénitence ; dépouillez entièrement le vieil homme de ses coupables penchants, et revêtez-vous du nouveau avec ses glorieuses qualités ; attirez Jésus-Christ dans vos cœurs par l'agréable odeur de vos vertus, comme il s'efforce de vous attirer à lui par la céleste odeur du baume salutaire qu'il est prêt à verser sur toutes les plaies de votre âme et par les divines promesses des précieux trésors auxquels il veut vous faire participer. Venez, mais que l'amour seul vous accompagne, et qu'aucun motif vicieux ne vous ravisse le mérite d'une si sainte démarche ; venez, non pour mettre le sceau à votre conlamanation, mais pour manger le pain de vie et boire le calice du salut.

O mon Dieu ! vous qui sondez les reins et pénétrez jusque dans les plus secrets replis des cœurs, si vous découvrez dans les nôtres quelques souillures capables de déshonorer votre divine présence, arrachez, nous vous en conjurons, le voile qui les cache à nos propres yeux, et accordez-nous la grâce de nous en purifier entièrement, afin qu'après vous avoir reçu sur la terre dans un cœur pur, nous soyons jugés dignes d'entrer un jour dans la céleste demeure que vous nous préparez pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

HENRI

OU LA DERNIÈRE COMMUNION DU PÈRE LA PREMIÈRE COMMUNION DU FILS.

Au fond d'une de ces impasses, percées entre des maisons noires, où s'éteignent et le bruit de la rue et la lumière du ciel, au bout d'un escalier tortueux et sombre, habitait un artiste, jeune encore, gravement malade.

Ce brave sculpteur n'avait que trente-cinq ans. Tant que ses bras avaient pu fournir leur somme de travail, il s'était suffi à lui-même. Ouvrier courageux, avec cette noble fierté si fréquente parmi les Parisiens, il avait, seul, fait face à la maladie rapide qui avait emporté sa jeune épouse et aux frais d'éducation de son fils Henri, maintenant son unique consolation.

Mais un jour le froid se glissa jusqu'au cœur de l'ouvrier. Méprisant ce premier avertissement qui lui venait des premiers atteintes d'un mal qui ne pardonne pas, il négligea, bravade ou imprudence, de s'occuper de sa personne, et bientôt les forces venant à manquer entièrement, il se vit obligé de suspendre son travail, et définitivement de prendre le lit.

Depuis quelques jours le pauvre ouvrier ne se levait plus ; il était là, couché, le visage pâle, éclairé de deux yeux grands ouverts, encadrés dans une chevelure noire, abondante, semblable à l'épais feuillage qui atteste la jeunesse de l'arbre.

Une charitable voisine, une sœur de charité en habit laïque, lui prodiguait ses soins. Elle n'avait pas eu besoin de recourir à quelque sot détour pour obtenir de son malade qu'il reçut la visite d'un prêtre. Elle lui avait annoncé le Directeur du catéchisme d'Henri, et ce titre avait sonné aux oreilles de ce bon père, comme l'eût fait le nom d'un ami.

— J'ai été élevé par une mère chrétienne, répétait-il, et j'ai longtemps fait mes pâques, à la suite de ma première communion.

D'autres fois il appelait Henri auprès de lui. — Tu vas bientôt faire ta première communion, quel beau jour !... Cher enfant, ça été le plus beau jour de ma vie ! Son souvenir me revient sans cesse. Songe bien à t'y préparer !

Sans cesse ramené à la pensée de Dieu par le fait de la prochaine première communion de son fils, il souffrait sans jamais se plaindre. Point d'impatience malgré la fatigue et l'ennui de l'inaction ; jamais de blasphèmes, jamais de ces reproches injustes à l'adresse du bon Dieu !

Il était ainsi tout préparé à la visite qui lui était annoncée. Dès que le prêtre apparut, le malade lui adressa, dans un sourire, le plus gracieux bonjour, et lui tendit une main pas encore trop décharnée.

Une rougeur très visible colora ses pommettes, révélant ces douces et suaves émotions dont la religion consolatrice a le secret.

Quand le prêtre et le malade furent seuls, la conversation s'engagea et roula tout d'abord sur le cher enfant, en ce moment à l'école.

— Il s'est montré par trop discret, votre cher Henri. N'aurait-il pas dû me prévenir de votre état ? Vous m'auriez vu déjà et nous serions de vieux amis.

— Rien n'est perdu, monsieur l'abbé, mais s'il y a un coupable, ce coupable c'est moi. Ce cher enfant n'a fait qu'obéir à ma consigne. Je ne me croyais pas d'abord aussi mal !... affreuse maladie !...

Il reprit ensuite d'une voix plus animée : — J'ai un vou à formuler : que le bon Dieu me laisse voir le beau jour de la première communion de mon Henri, et je ne lui demande rien de plus... C'est tout le bonheur que je rêve encore sur la terre...

Dieu est si bon : il ne vous refusera pas cette joie.

— Je suis peut-être très exigeant !... Voilà trois mois que je souffre, et l'hiver est si long !...

— Aussi, songez, cher monsieur, que la première communion aura lieu dans deux mois, à la fin d'avril.

— Oui, aux feuilles nouvelles !... Enfin que la volonté de Dieu soit faite !...

Voici maintenant pourquoi je vous ai fait appeler. C'est une idée de malade, mais je serais le plus malheureux des hommes si je ne pouvais la réaliser. Promettez-moi de me prêter tout votre concours.

— Parlez, mon cher monsieur, je promets de confiance.

— Merci !... devant vous, je m'engage envers Dieu, — qu'il me rende la santé ou non, — de faire ma communion de conversion, — peut-être la dernière, — le même jour qu'Henri fera sa première.

Le brave homme était ému.

— Comme le poète, ajouta-t-il, je redis ces tristes vers :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !...

Mais plus heureux que lui, je puis terminer ainsi :

Et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Quelqu'un viendra verser des pleurs !...

— Si le bon Dieu vous appelait à lui, ajouta le prêtre, Henri ne serait pas seul à "verser des pleurs !..."

— Merci de nouveau !... Il serait affectueusement la main de ce nouvel ami, qui se leva, et s'apprêta à se retirer.

— Pas encore ! dit le malade. Accordez-moi je vous prie, un moment. J'ai préparé ma confession et je me suis proposé de chanter à Henri, ce vers chrétien si précis. Henri, comme toi,

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence.

Cette visite parut avoir communiqué un nouveau souffle au pauvre père : les forces semblaient lui revenir, en même temps qu'une joie douce et un calme profond. Quelques jours de soleil, comme on en goûte parfois à la fin de février, ajoutant l'influence de la chaleur à cette reprise de vie, le généreux ouvrier parla bientôt de reprendre ses outils.

L'enfant était digne d'un tel père. A la première séance de catéchisme qui suivit cette visite, Henri parut très ému, son petit visage ovale était tout animé, et la fraîcheur naturelle de ses joues avaient pris des teintes plus chaudes, témoignant ainsi sa gratitude à l'égard de celui qui avait apporté joie et consolation au malade.

Dès ce jour, on le comprend, cet enfant devint plus spécialement l'objet des attentions des catéchistes : on le connaissait déjà comme un des meilleurs par son exactitude, sa bonne mémoire, sa conduite régulière : il devint absolument intéressant dès qu'on sut qu'il était si malheureux.

A chaque séance il apportait le bulletin de la santé de son père bien-aimé, santé qui, à son insu, allait en s'affaiblissant chaque jour. La fin d'avril approchait sans que l'état du malade eût pris cependant un caractère trop alarmant.

Les examens passés, Henri, tout heureux, courut annoncer à son père plus heureux que lui-même, son admission définitive à la première communion, et l'approche de la retraite préparatoire. Fût-ce excès de joie, fût-ce autre cause, tout à coup la maladie s'aggrava.

Le premier jour de la retraite le prêtre fut appelé :

— Monsieur... l'abbé, dit le pauvre père suffoqué, et martelant ses syllabes, le bon Dieu... ne veut pas...

— Si, mon brave ami, si, Dieu veut que vous soyez témoin de la première communion de ce cher enfant ! interrompit l'abbé en achevant sa pensée.

— Mais... je ne respire plus !... si vous... m'apportiez... aujourd'hui... le bon Dieu !

— J'ai meilleur espoir. Vous recevrez Notre-Seigneur le même jour que notre Henri.

— Oh ! si cela était !

— Cela sera : nous priions tous plus ardemment pour vous : nous obtiendrons cela du bon Dieu et de la sainte Vierge !

Le poulx du malade était faible, mais non désordonné. La nuit fut bonne, et le lendemain, en arrivant à la retraite, Henri me glissa tout bas ces mots : " Papa va un peu mieux ! "

Le malade fut recommandé aux prières de tous ces jeunes cœurs, en ce moment si fervents : et il eut une place aussi au *Memento* de toutes les messes du jour.

Nous étions à l'avant-veille du grand jour, et nous avions toute confiance que le Dieu de l'Eucharistie ferait plutôt un miracle, si besoin était, que de laisser mourir ce bon père, sans lui donner la joie suprême après laquelle il aspirait.

— Celui qui, pour nous, est prisonnier au saint Autel, nous disions-nous, a-t-il si souvent, de nos jours, cette consolation de voir le père et l'enfant s'unir à lui dans un même élan d'amour ?

Il semblait que Notre-Seigneur se dût à lui-même cette satisfaction de prolonger de quelques heures cette existence chancelante.

Cependant, dès le lendemain matin, qui était la veille même du jour si impatiemment attendu une nouvelle crise se déclara. Secoué par d'interminables accès de toux, et presque suffoqué, le pauvre père parut descendre au dernier degré de la faiblesse. Il me suppliait avec instance :

— Apportez-moi... le bon Dieu... maintenant !...

Pourquoi résistai-je à ses pressantes sollicitations ?

Pourquoi ne lui ai-je pas accordé immédiatement le bienfait de la communion, dont l'âme sent si ardemment le besoin, à l'heure où la terre lui échappe ?